

Livres

Volume 50, numéro 205, hiver 2006–2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/52522ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2006). Compte rendu de [Livres]. *Vie des arts*, 50(205), 76–78.

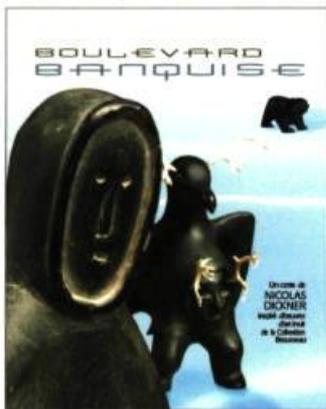
AU COIN DE LA RUE... LE GRAND NORD !

BOULEVARD BANQUISE
UN CONTE DE NICOLAS DICKNER

Inspiré d'œuvres d'art inuit de la
Collection Brousseau

Musée national des beaux-arts du
Québec,

2006, 48 pages, 20 illustrations
20 \$



Le lecteur découvre, en compagnie de Norah, une fillette de sept ou huit ans, la vie d'une famille québécoise résidant dans l'arrondissement Rosemont à Montréal. M. Nguyen y gère un dépanneur. En s'y rendant pour acheter une pinte de lait, Norah devient l'héroïne d'une fable qui l'entraînera dans le Grand Nord aux côtés de Barnabé, son guide inuit. Elle fera la découverte des êtres légendaires et mythiques qui peuplent l'imaginaire inuit : l'ours chaman, la femme d'Alaska, le chasseur de phoque, l'homme transportant un bœuf musqué et l'esprit de l'iglou.

Dans une langue riche et colorée, le récit de Dickner initie les enfants à des concepts abstraits tels que : garder l'esprit ouvert même si tout nous dérouté, aller au-delà des apparences ; l'auteur traite aussi de la notion du temps : accéléré au Sud, ralenti au Nord. Sa plume est émaillée de phrases savoureuses : « La porte pousse un soupir glacé et s'ouvre sur un autre monde. » ; « sa maison s'éloigne en se déplaçant sur des milliers de petites pattes invisibles. » Dans le chassé-croisé entre Rosemont et la banquise, les petits découvriront une foule de mots et d'expressions liés à la culture inuite : bouton de granit, lichen orange, basalte, bœuf musqué aux grandes cornes d'ivoire. Contrairement aux

huit autres contes édités par le Musée, dont la trame était soutenue par des images tirées de l'œuvre d'un seul artiste (Lemieux, Dallaire, etc), celui-ci s'inspire des pièces d'art inuit, réalisées par divers artistes ; il s'agit d'objets provenant de la Collection Brousseau dont le caractère unique et les matériaux (ivoire, os de baleine, bois de caribou, basalte, serpentine, fourrure, stéatite) donnent une couleur lumineuse au récit. L'histoire est fantastique : par exemple, une pièce de deux dollars sert de tapis volant. Nicolas Dickner, jeune écrivain originaire de Rivière-du-Loup, a vu son talent récompensé, abondamment couronné de prix qu'il a gagnés en 2006 : Prix Anne-Hébert, Prix des Collégiens et Prix des libraires. Auteur de *Nikolski* (2005) et de *L'Encyclopédie du petit cercle* (2000), *Boulevard banquise* est son premier conte pour enfants. Illustré et raconté de main de maître, il donne envie de mieux connaître la texture des sculptures reproduites sur papier. Les enfants, mais certainement aussi les grands, seront touchés par ce récit brillant et débridé.

Marie Ginette Bouchard

N'EST PAS COLLECTIONNEUR QUI VEUT !

**COLLECTIONNER L'ART
CONTEMPORAIN**

Adam Lindemann

Traduit de l'américain par Wolf
Fruhtrunk

Paris, Taschen, 2006, 300 pages,
illustrations couleur, 39,95 \$



Le marché de l'art a connu au cours de la dernière décennie sa part de crises et de revers, conséquences de la fascination exercée par l'appât du gain facile et rapide qu'il avait fait naître à la fin des années 1980 et au début des années 1990. Depuis, plus rien n'est pareil et une relative prudence, voire une certaine méfiance, s'est emparée de bon nombre de joueurs. Que l'on soit simple amateur, aficionado ou investisseur aguerrri, collectionner l'art, qui plus est contemporain, n'est pas chose simple ; cela comporte sa part de risque bien réelle. Entre investissement à visée lucrative et amour de l'art, comment faire les bons choix et établir de manière réaliste les objectifs à poursuivre ?

Voilà un livre qui a l'ambition d'éclairer le néophyte autant que le collectionneur sur les usages en cours dans un univers où les goûts et les opinions sont en constante mouvance et où les pièges inhérents au *collecteurship* sont nombreux. Ce qui n'est pas rien ! Sans compter la complexité de ce marché à nul autre pareil où spéculation financière et amour du beau forment un couple par moments mal assorti.

En guise d'introduction, Lindemann évoque son expérience de collectionneur et il s'en s'inspire pour établir un genre de « petit manuel de base à l'usage de celui qui souhaite (bien) collectionner ». À travers ce qu'il désigne comme les « quatre modes d'acquisition » par le biais de deux types de marchés : le premier marché, soit les œuvres en vente chez le marchand d'art ; et, le second marché, soit les œuvres en revente en galerie, les ventes publiques et les foires, il résume brièvement les principaux lieux publics où se transigent les œuvres. À la lecture de ces quelques pages, on constate rapidement que pour jouer au petit jeu du marché de l'art, il faut d'abord savoir ce que l'on souhaite acquérir puis faire ses propres recherches afin d'être le mieux informé possible sur le sujet de sa quête. Mais surtout, il faut disposer d'un budget substantiel afin de répondre à l'appel du désir. Car Lindemann parle ici en termes de centaines de milliers de dollars (américains) par œuvre... ce qui laisse tout de même songeur quant

au lectorat ciblé par cette publication grand public parue chez un éditeur populaire !

Après cette mise en place très sommaire, Lindemann laisse la parole à ceux qu'il désigne comme les « sept acteurs du marché de l'art » : l'artiste, le critique, le marchand, le conseiller, l'expert des maisons de vente, le collectionneur et les professionnels des musées (directeurs et conservateurs). Du premier, on ne saura rien sinon que bien qu'il soit agréable à côtoyer lors des soirées mondaines et des vernissages, ce n'est pas lui mais bien son œuvre qui devrait intéresser le collectionneur, d'autant que ce n'est pas l'artiste mais le marché qui établit la valeur des œuvres... Du critique, on apprend que c'est quelqu'un que plus personne n'écoute depuis belle lurette et qui n'a aucune influence sur le marché mais que ses écrits permettent néanmoins de glaner des informations utiles...

Lindemann a rencontré une vingtaine de personnalités influentes parmi les grands galeristes, les conseillers et les experts de principales maisons de vente. Les commentaires de certains d'entre eux laissent sceptique quant à leur amour de l'art. Ainsi, Philippe Segalot (New York) affirme que : « Quand vous collectionnez l'art contemporain... vous achetez un style de vie, vous achetez un accès à tous ces événements. » ; Max Hetzler (Berlin) suggère : « Un collectionneur devrait acheter et ne pas hésiter à acheter – et apprendre à partir des achats qu'il fait. » Stuart Shave (Londres) déclare sans détour : « Il n'y a pas la moindre chance que je décide de vendre un tableau à un nouveau collectionneur si je peux le faire entrer dans un musée ou une fondation. » Leurs propos s'avèrent malheureusement trop souvent ceux de vils marchands uniquement préoccupés par leur profit et reléguant au second plan les valeurs esthétiques.

Puis, une poignée de grands collectionneurs et de professionnels des musées évoquent leur passion et la manière dont elle s'est manifestée à travers les œuvres qu'ils ont acquises, révélant ainsi leur personnalité autant que leurs motivations. Cette partie du « guide » est parfois

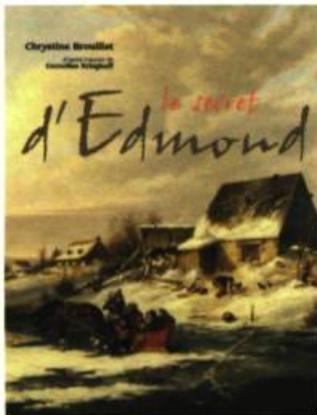
fascinante car il y est non pas question d'investissement ou de placement mais de la fièvre qui anime quelques-unes des personnalités célèbres pour leurs collections : François Pinault et la baronne Marion Lambert ou encore Lisa Dennison, directrice du Solomon R. Guggenheim Museum. Reste que le ton un peu suffisant de l'auteur rend la lecture de ce livre, au demeurant assez mal traduit, souvent pénible. Dommage!

Marie Claude Mirandette

ERRANCE ET SUSPENSE

LE SECRET D'EDMOND

Christine Brouillette
Illustré à partir des tableaux
de Cornelius Krieghoff
Musée national des beaux-arts
du Québec
2006, 48 pages, 26 illustrations
Tél. : 418 643-2150



Dans *Le secret d'Edmond*, neuvième conte de la série pour enfants amorcée en 1998 par John R. Porter, directeur général du Musée national des beaux-arts du Québec, Christine Brouillette s'est pénétrée des scènes peintes par Cornelius Krieghoff (1815-1872) pour inventer le personnage d'Edmond, artiste qui doit quitter l'Europe comme passager clandestin sur un bateau en partance pour l'Amérique parce qu'il est injustement accusé d'un meurtre et d'un vol! Il s'installera dans la ville de Québec où il travaillera comme vendeur de glace, puis il devra se réfugier dans un village huron pour esquiver un étranger qui l'a reconnu. Comment arrivera-

t-il à prouver son innocence du meurtre dont on l'a accusé en Hollande? Son amour pour la belle Katerina réussira-t-il à le sauver?

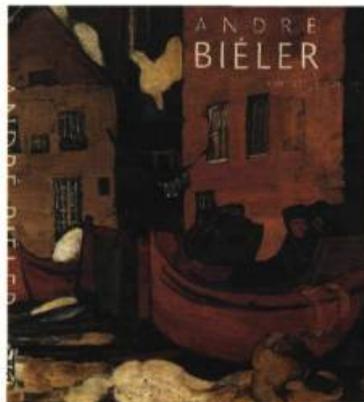
Dans un style alerte et imagé, Christine Brouillette s'est inspirée des paysages de lumière d'automne et de neige du peintre hollandais Krieghoff pour imaginer l'épopée d'Edmond, homme traqué qui quitte Amsterdam pour la Nouvelle-France. Le conte plonge dans le Québec d'antan avec sa galerie de personnages colorés : le marchand de glace, la famille en carriole sous la pelisse de fourrure, les enfants se lançant des boules de neige, l'Amérindienne portant des paniers tressés, un homme en raquettes sous le blizzard, les chasseurs indiens devant un feu de camp, les pêcheurs au clair de lune. Krieghoff, dont on sent l'influence de la peinture flamande, se spécialisa dans les scènes typées de « l'habitant » et de la vie traditionnelle des Blancs et des Amérindiens. Un certain romantisme et beaucoup de suspense transpirent à la fois des illustrations et du récit de Christine Brouillette pour le plus grand plaisir des petits et des grands.

Marie Ginette Bouchard

ANDRÉ BIÉLER. UN ARTISTE ET SON ÉPOQUE

FRANCES K. SMITH

Nouvelle édition conçue et dirigée
par Philippe Baylaucq
Traduction de Rachel Martinez
Les Presses de l'Université Laval
Québec, 2006, 392 pages
(DVD Les Couleurs du sang compris)
69,50 \$



À partir des années 1970, des expositions et divers ouvrages sont venus peu à peu rectifier l'image de peintre passéiste voire régionaliste accolée à la figure d'André Biéler. Le livre *André Biéler. Un artiste et son époque* vient réhabiliter à son tour et, cette fois, pour toujours, espérons-le, et l'artiste et son œuvre au sein de l'histoire de l'art du XX^e siècle au Québec et au Canada. En tout cas, le jugement de David Karel, historien de l'art à l'Université Laval étayé dans cette publication, devrait fortement y contribuer : « L'œuvre d'André Biéler est riche en leçons pour l'ère et pour l'art postmodernes. Il a condamné implicitement le dogme du progrès et de la perfectibilité de l'art, y voyant plutôt rupture d'équilibre et fracture dans la communauté des créateurs. Son esthétique humaniste s'oppose naturellement au solipsisme formaliste, ainsi qu'à tout ce qui ressemble, par son côté exclusif et élitique, à la vieille doctrine de l'art pour l'art. »

L'ouvrage a pour point de départ la réédition de la monographie, parue en 1980, de Frances K. Smith, une amie ontarienne de l'artiste. Biéler devait mourir neuf ans plus tard à Kingston à l'âge de 93 ans. À partir de cet ouvrage, c'est plutôt une double édition – dans les versions anglaise et française – que proposent Les Presses de l'Université Laval avec une nouvelle présentation réalisée par une équipe de production élargie. La traduction française est de Rachel Martinez, traductrice lauréate du Prix littéraire du Gouverneur général en 2005. Si, dans les deux versions, on retrouve la préface de Michael Bell, alors directeur de l'Agnes Etherington Art Centre, qui signait celle du *André Biéler. An Artist's Life and Times* en 1980, c'est celle de John Porter, directeur général du Musée national des beaux-arts du Québec qui salue cette fois « l'héritage d'André Biéler » en début de volume. Il rappelle notamment que le MNBAQ « est dépositaire du plus important fonds d'œuvres d'André Biéler au Canada, ce fonds comptant pas moins de 174 œuvres ». La conception et la direction de la nouvelle édition ont été confiées à Philippe Baylaucq

par Léo Jacques, le directeur du projet aux PUL. Baylaucq, cinéaste et écrivain, petit-fils d'André Biéler, était déjà l'auteur d'un film documentaire – magnifique – dédié à la mémoire de son grand-père. Le DVD de ce document, *Les Couleurs du sang / The Art of Time* (1999), inclus dans le volume, en accroît l'intérêt et à la finition. On se rappellera d'un autre documentaire, *Mystère B*, que Philippe Baylaucq a réalisé sur Marcel Baril, un peintre si longtemps ignoré. Il participera, en outre, comme coauteur avec David Karel et Philippe Dubé à la publication d'un premier album, *Marcel Baril. Figure énigmatique de l'art québécois* (PUL, 2002).

BIÉLER ET L'AVANT-GARDE

On ne sera donc pas surpris de la collaboration acquise de David Karel pour rédiger l'introduction du nouvel *André Biéler. Un artiste et son époque*. On ne pouvait trouver meilleure analyse en complément de l'étude de Frances K. Smith pour explorer de nouvelles pistes sur l'œuvre d'un Biéler « partagé entre les traditions d'un riche passé et les courants dynamiques de la modernité » (prologue de Philippe Baylaucq) et affirmer l'importance de cet artiste dans l'histoire de l'art au pays.

Il vaut sans doute la peine de mentionner que deux expositions ont mis en lumière la carrière d'André Biéler. La première, mise en circulation par l'Agnes Etherington Art Centre de Kingston, *André Biéler in Rural Québec* a été présentée au Musée national des beaux-arts du Québec en 1990 sous le titre *André Biéler et le Québec rural*. À son tour, en 2002, le MNBAQ a organisé une exposition itinérante, *André Biéler. Dessinateur et graveur*, qui, après avoir été inaugurée à Québec et s'être rendue à l'Agnes Etherington Art Centre sous le titre *André Biéler. Draftsman and Printmaker*, a gagné Chicoutimi et Fredericton. David Karel, historien de l'art à l'Université Laval, avait, à cette occasion, produit un remarquable essai : *André Biéler ou le choc des cultures* (2003) et *André Biéler at the Crossroads of Canadian Painting* (2004).

On retrouve dans *André Biéler. Un artiste et son époque* le récit détaillé de la vie du peintre. On

retient en particulier ses liens avec les artistes préoccupés d'avant-garde, lui qui se définissait comme un « régionaliste moderniste ». Des tensions se faisaient cependant sentir entre certains groupes. En 1936, Biéler accepte la Chaire des beaux-arts de l'Université Queen's de Kingston. En 1941, il organise la fameuse Conférence de Kingston qui réunira plus de cent cinquante artistes venus de partout au Canada, mais, comme le fait remarquer Karel, « les défenseurs francophones du modernisme ont été les grands absents » d'un pareil événement où pourtant ils avaient été invités. Est-ce en réaction au refus de Biéler, en 1939, de se joindre à la Société des arts contemporains de Montréal jugée par lui trop sectaire ? S'ensuivit pourtant, sous sa présidence, la création de la Fédération des artistes canadiens qui, elle-même, influencera la création de la commission royale Massey sur le développement des arts au Canada, ce qui conduira, en 1956, à la création du Conseil des arts du Canada.

LE CHOC DES CULTURES

Au Québec, le virage moderniste en faveur de l'abstraction s'est accompagné d'un radicalisme qui a conduit les principaux porte-parole à littéralement proscrire les formes d'art régionaliste et par là tout art figuratif. Dans ces circonstances André Biéler n'a guère pu faire valoir avec succès son apologie de la différence et mener à bien la promotion de la dynamique des contraires. Dommage que le sous-titre de l'ouvrage *Un artiste et son époque* soit resté celui de la monographie de 1980. Banal et passe-partout. Pour présenter André Biéler, plus distinctifs étaient les titres choisis par David Karel pour les versions française et anglaise de son propre essai, *André Biéler ou le choc des cultures*, et *André Biéler at the Crossroads of Canadian Painting*. Ces formules reflètent mieux l'apport de l'artiste à son époque et lui confèrent davantage sa place dans l'histoire de l'art national. Péremptoire risquera de paraître la déclaration de Frances K. Smith (couverture arrière) affirmant que « Biéler est l'un des artistes les plus importants du Canada. » Heureusement, les 400

pages du très beau livre *André Biéler. Un artiste et son époque* en font l'éclatante démonstration.

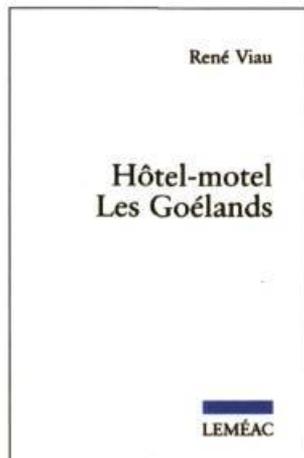
Lévis Martin

Voir *Vie des Arts*, n° 64, automne 1971, pp. 54-57, article de Pierre-E. Chassé, « Biéler ».

ATMOSPÈRE !

HÔTEL-MOTEL LES GOÉLANDS

René Viau
Leméac, 2006



À la fois *road movie*¹ (sur les routes quasi désertes de la Basse-Côte-Nord) et huis clos (dans un modeste motel au bord de l'estuaire), l'œuvre tient du roman d'atmosphère, du roman psychologique, du tableau de mœurs et du roman d'amour. Elle propose le portrait d'une génération, dans la mesure où elle a pour protagonistes de jeunes adultes (début de la trentaine) au commencement de leur carrière, œuvrant de façon plutôt épisodique dans le milieu des communications et des arts, à la fin des années 1970. Jim et Véra sont les personnages principaux. Véra est une jeune journaliste italienne qui parle français. Elle est sous l'effet permanent de diverses pilules. Elle a quitté précipitamment son pays d'origine où la justice cherche à la manipuler en vue de faire condamner un militant d'extrême gauche dont elle est amoureuse. Jim est un Québécois qui travaille dans la coopération internationale et se remet assez mal

d'un échec sentimental. Après des débuts d'une lenteur sans doute voulue mais néanmoins un peu éprouvante (un tiers du livre), l'œuvre prend sa vitesse de croisière. Le lecteur s'intéresse alors au périple des héros qui jouent, sans grand enthousiasme, les touristes sur la Basse-Côte-Nord, et s'attache à l'évolution de leurs relations. Une œuvre réussie, malgré des descriptions « chromatiques » virtuoses mais envahissantes, par lesquelles l'auteur a peut-être cru bon de vouloir nous rappeler qu'il est également critique d'art (cf. les remarquables essais consacrés à Jean Dallaire et Jean-Paul Riopelle). On soulignera en particulier l'écriture d'un classicisme fluide et la composition contrastée, relativement complexe, compte tenu de la pluralité des lieux (Basse-Côte-Nord, Venise, Mali, Paris) mais efficace.

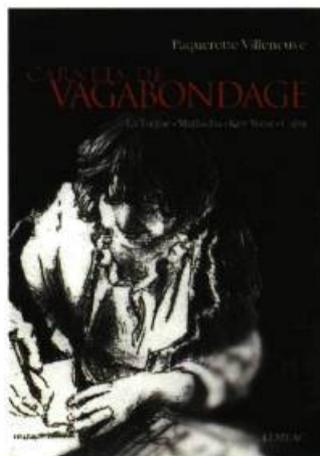
Patrick Coppens

¹ Lapsus presque voulu, indiquant à quel point s'impose à moi l'impression que l'œuvre est prête à tourner.

VIVRE POUR ÉCRIRE ÉCRIRE POUR VIVRE

CARNETS DE VAGABONDAGE

Paquerette Villeneuve
Leméac, Montréal, 2006, 221 pages



« Le vaste monde au-delà de notre clôture m'attire toujours autant. J'y vais faire des provisions de réflexions et j'en reviens pour les décortiquer tranquille. Comme l'écreuil. » Ces

quelques mots en disent peut-être déjà trop sur l'aventure. En chemin, exit l'autocensure et bienvenue aux réflexions spontanées sur... à peu près tout ! Mais d'abord sur ce qui peut nous traverser l'esprit en se baladant dans une ville étrangère. *Carnets de Vagabondage* est une invitation à partager l'intimité, les souvenirs et les impressions journalières de l'auteure, critique d'art.

Il est parfois difficile de rester concentré sur le texte lorsque les phrases s'attardent trop longtemps sur les moindres détails du paysage. Enterré sous les descriptions, le récit prend parfois les allures d'une toile trop chargée pour bien faire passer l'émotion. L'auteure ne nous épargne aucun détail. Or, ils ne sont pas tous nécessaires.

Le flux des pensées de l'auteure semble intarissable. Viscéral, le besoin d'écrire est présent partout. Les promenades de Paquerette Villeneuve ne sont-elles qu'un prétexte pour justifier sa volonté d'exprimer ses idées sur l'écriture ? En tout cas, les passages où elle en fait l'aveu sont les plus touchants et suggèrent implicitement au lecteur de s'accorder une petite pause pour mieux y réfléchir : « Nous avons tous un rythme premier dans nos phrases, mélange de halètements et de respiration verbale. »

L'exploration des différentes contrées entraîne nécessairement l'apparition d'une flopée de nouveaux personnages. Il est étrange de constater que, bien qu'elle les nomme, l'auteure s'attarde moins sur le caractère de ces personnes que sur celui des fleurs sauvages qu'elle admire dans le jardin de son ami Michel Tremblay, le dramaturge, à Key West.

Impudique et vif d'esprit, ce livre dont la forme est celle d'un journal intime obéit aux règles du genre et juxtapose beaucoup d'idées disparates. Heureusement, « L'écriture est tellement le fil de la pensée (...) »

Valérie Deumié

CONSULTEZ
L'INDEX

viedesarts.com